

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

ANNOTATION¹

Mystagogie est un mot d'origine grecque. Il signifie : conduite (agogie) des mystes (myst-).

Les mystes sont des initiés. Les initiés sont des personnes qu'un mystagogue, par des mystères, initié à la mystique. Comme l'indique le suffixe – (s)ière, le mystère est un moyen. Il a donc rapport à une fin. La fin est le **my** ou plutôt le **mu**, car le **i** grec était, en grec ancien, un **u** qui a été ensuite **iotacisé**. Le mu est une onomatopée, l'imitation dans le langage articulé, soit du cri sourd et prolongé, du beuglement ou meuglement, des bovins, soit de l'émission sonore nasale qui accompagne la grimace d'une personne humaine qui fait la "moue". De ce mot-racine indo-européen dérivent aussi, en français, mu-gir, mu-rmure, mu-et, mo-tus. Le myste est donc quelqu'un qui, sachant pourtant parler, s'est laissé conduire, au moyen de représentations appelées mystères, au silence plein de la mystique, et qui a acquis la capacité, depuis ce séjour dans l'absence de paroles propres et dans l'écoute, de revenir aux mystères comme à des représentations dans lesquelles se redouble une sorte de présence pure et sans terme où le soi et l'autre du langage ordinaire tendent à fusionner leurs différences et, à la limite, à coïncider. La mystagogie est donc un va-et-vient entre les mystères et la mystique, entre la mystique et les mystères. En mystagogie chrétienne, les mystères sont aussi des sacrements et des sacramentaux et, parmi eux, des textes canoniques. **Canoniques** : régulateurs de la foi, celle-ci étant comprise dynamiquement comme activité biospirituelle où l'imaginaire, en lequel se canalise l'affectivité, n'a de cesse qu'il se centre et se recentre sur un seul foyer, une seule Image à laquelle il laisse le soin, en devenant de plus en plus réelle dans la chair et dans l'esprit, d'opérer en lui le vouloir et le faire. Pour coopérer à cette opération, les fidèles soit se contentent de participer à la célébration des mystères, soit et en outre se familiarisent directement avec les textes régulateurs, soit accueillent la médiation d'une œuvre en laquelle composent l'exégèse, l'herméneutique et la spiritualité. Le présent ouvrage est de cette dernière sorte, et ceux qui y auront recours sont des personnes initiées soucieuses de s'initier encore. Sur le modèle des Exercices ignatiens, cette brève introduction est une "annotation". Cependant, il n'a pas semblé utile d'en dire davantage ici, puisque c'est seulement en faisant les exercices que les exercitants seront habilités à en évaluer l'efficace et s'évaluer eux-mêmes. Si l'évaluation est assez généralement positive, il devrait apparaître que, dans la mesure où l'opération produit ses effets initiatiques, le mystagogue n'est pas celui auquel, spontanément, on pense.

¹ Texte fourni par Nicole Primo, membre du Groupe biblique de l'Ouest 1. D'après la correspondance de R.B. avec Edmond Labelle le texte date du 17 juin 1986. Voir aussi dossier 1P2.06\10, 22 mai 1987 : Rencontre / Groupe de Longueuil.

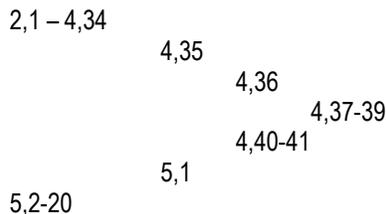
MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

Mc 4,35 – 5,1 : "la tempête apaisée" (Premier exercice)

1. D'entrée de jeu, on prévient et on rappelle qu'ici l'exégèse s'ordonne à l'interprétation actualisante et celle-ci à la spiritualité. On se sert de l'exégèse autant et pas plus qu'il le faut pour qu'elle soit une aide à la compréhension. D'autre part, l'interprétation n'a pas son plus sa fin en elle-même : elle vise à l'appropriation priante désappropriante d'une intentionnalité qui, traversant l'entièreté du texte et venant à la rencontre du lecteur, recrée pour lui des cieux nouveaux et une terre nouvelle où il fait bon habiter. On ne discutera donc pas les opinions et les arguments des experts, mais on choisira, parmi les interprétations probables ou vraisemblables, celles qui paraîtront utiles à la fin que nous nous proposons.
2. Notre méditation commence par une décision portant sur le segment de texte que nous examinerons en premier lieu. Elle consiste à ne pas séparer de Marc 35-41 le verset qui, dans la division en chapitres et en versets qui est devenue traditionnelle depuis le moyen âge, se trouve au début du chapitre cinquième. Le terme de cette opération de découpage est ce qu'on appelle une péricope. Une péricope est donc un segment de texte obtenu au moyen de coupures qui séparent une séquence de celles qui la précèdent et de celles qui la suivent de manière à constituer une unité qui a un commencement et une fin.
3. Notre premier point aura pour objet la partie centrale de ce segment, les versets 37-39. Deux autres points suivront qui porteront, le premier, sur les versets 36 et 40-41, le second, sur les versets 35 et 5,1. En même temps s'opèrera un élargissement qui ira jusqu'à inclure dans notre considération les grands ensembles 2,1 – 4,34 et 5,2-20 dont l'un précède et l'autre suit la péricope. On postule donc une série d'emboîtements :



Sur ces analyses structurales, l'exercitant n'a pas à s'attarder pour le moment. Il lui suffira d'anticiper qu'il aura davantage lorsque, ayant quitté le fond de la vallée et marchant à flanc de montagne à proximité de la crête, il pourra jeter un regard rétrospectif sur le chemin parcouru, à y revenir.

4. En cours de route, il apparaîtra que le titre dont, habituellement, les éditeurs modernes coiffent les versets 35-41 du chapitre 4 de Marc est tout au plus approximatif. En effet, "tempête apaisée" insinue qu'on est en présence avant tout d'un récit de miracle et de miracle physique, et que ce que l'auteur – ou plutôt le texte, comme on préfère dire de plus en plus –, veut faire voir à ses lecteurs, c'est la puissance thaumaturgique de Jésus qui a fini par lui gagner la confiance de quelques admirateurs. On peut se préparer à admettre qu'un titre qui dit mieux l'intention profonde du récit pourrait être : Passage aux Gentils.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

5. Voici, disposé en tableau, le texte par lequel nous nous laissons interpeller tout d'abord :

- | | |
|-----|---|
| 35 | Ce même jour, le soir venu, Jésus leur dit : "Passons sur l'autre rive." |
| 36 | Quittant la foule, ils emmènent Jésus, tel qu'il était, dans la barque ; et il y avait d'autres barques avec lui. |
| 37 | Survient un grand tourbillon de vent ; les vagues se jetaient sur la barque, au point que déjà la barque se remplissait. |
| 38 | Et lui, à l'arrière, sur le coussin, dormait ; ils le réveillent et lui disent : "Maître, cela te fait rien que nous périssions ? " |
| 39 | Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence ! Tais-toi". Le vent tomba, et il se fit un grand calme. |
| 40 | Jésus leur dit : "Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ?" |
| 41 | Ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient entre eux : "Qui donc est-il, celui-là, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?" |
| 5,1 | Ils arrivèrent de l'autre côté de la mer au pays des Geraséniens. |

Cette disposition rend immédiatement perceptible la structure d'inclusion qui fait que la scène centrale des v. 37-39 se trouve enclavée d'abord entre les versets 36 et 40-41, puis entre les versets 35 et 5,1.

6. La séquence : d'abord, de la levée d'un vent violent, suivie de la tempête sur la mer et de l'éventualité d'un naufrage ; ensuite, du sommeil du héros, de son éveil, et du reproche qui lui est fait de ne pas avoir souci de ceux qui sont en danger de périr ; enfin, de l'apaisement de la tempête par suite d'une intervention du héros ; cette séquence se retrouve telle quelle dans Jo 1,4-6. Ainsi, tout indique que la structure de la scène centrale de Mc 4,35 – 5,1 a été calquée sur celle du Livre de Jonas.
7. Avant de poursuivre, on lira Mt 12,38-42 et Lc 11,29-32. On sait que, lorsque deux textes semblables sont rapportés par Mt et Lc par eux seulement, les exégètes, au lieu d'entendre directement la parole de Jésus, préfèrent prendre le détour d'une écoute de la Source des Logia à laquelle, pour faire bref, ils assignent le sigle Q (de l'allemand "*Quelle*", source). Il apparaît alors que si cette tradition s'est inspirée du type de Jonas, ce fut pour exprimer sa conviction qu'au jour du jugement – du jugement d'Israël, lequel devait avoir lieu au terme de la présente génération, soit dans environ quarante ans –, les Ninivites (= les Gentils) agiront comme accusateurs des Juifs incrédules. Car, tandis que, à la parole du prophète, les païens, selon le récit, ont fait pénitence, les Juifs, eux, à la parole d'un plus grand que Jonas (et de ses disciples), ne se sont pas repentis. Il est donc possible que ce soit conjointement l'échec de la mission chrétienne auprès des Juifs et le succès de la mission païenne qui ont attiré l'attention sur le précédent exemplaire de Jonas. Pour les fins de la présente réflexion, on dira donc : que Jésus ait lui-même invoqué ce parallèle importe moins que le fait que, de toutes manières, il a bien fallu que le précédent fût retrouvé par certains et que ce soient des gens qui avaient des raisons pour se le rappeler, qui lui ont donné sa formulation canonique. Pour authentifier l'ouverture aux Gentils, on sera donc remonté en deçà de Jésus jusqu'au Écritures hébraïques.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

On s'efforçait ainsi d'argumenter *ad hominem* : leur propre tradition aurait dû faire comprendre aux Juifs que le dessein de Dieu était d'inclure les païens dans son peuple.

8. Ré-exprimons ceci dans les termes d'une psychosociologie de l'écriture. On admettra comme probable ou vraisemblable que ne n'est pas par hasard que le conteur chrétien a pris pour modèle de son récit celui du début du Livre de Jonas. Cet homme pouvait savoir :
 - 1) que peu de Juifs participaient aux assemblées de ceux qui étaient interpellés par Jésus ;
 - 2) qu'un plus grand nombre de Gentils s'agrégeaient à leurs communautés ;
 - 3) que les missionnaires de la tradition Q avaient déjà trouvé dans les Écritures et tiré du Livre de Jonas un précédent exemplaire ;
 - 4) qu'une mise en scène d'un Jésus plus grand que Jonas, qui cumule aussi le rôle que le Livre de Jonas fait jouer à Yahvé, et qui est donc capable d'apaiser la tempête qu'il a lui-même provoquée, trouverait auprès de ses frères et des catéchumènes des oreilles toutes préparées.On se le représentera donc, – plutôt que comme un reporter qui consigne un événement remarquable –, tel un poète qui a trouvé bon de calquer son récit sur celui des versets 4-6 du premier chapitre du Livre de Jonas.
9. Cependant, au contraire de Matthieu, Marc ne déclare pas ses sources scripturaires, il les occulte, plutôt. Peut-être est-ce que, à ses yeux, ce que Jésus accomplit c'est moins les Écritures juives que le *kairos*, le temps opportun, le tournant de l'histoire, la plénitude des temps (Cf. Mc 1,14-15 et Ga 4,4). C'était là pour les Juifs le temps de la dernière chance, celle où la possibilité leur était offerte de devenir le peuple de Dieu et la lumière des nations, celui après lequel ce serait le temps des nations (Lc 21,24).
10. En français, "mer" se dit, d'abord et généralement, de la vaste étendue d'eau qui couvre une grande partie de la surface du globe ; ensuite, en un sens plus restreint, de tout bassin océanique de dimensions limitées (mer du Nord, mer Rouge, mer Noire, mer Baltique) ; enfin de toute vaste étendue (mer de sable, mer de glace, mer de blé, mer de mots). En grec, dans l'antiquité, le mot que nous traduisons par "mer" s'employait parfois pour ce que nous appelons un lac (d'eau douce). Ainsi, la Septante, en Nb 34,11, parle de la mer Khenara, qui, pour les géographes, n'est autre que le lac de Génésareth, comme Lc 5,1, correctement, l'appelle. Mais ces emplois anciens et modernes ne suffisent sans doute pas à convoquer pour nous aujourd'hui la signification, les connotations que le mot "mer", tel qu'il est utilisé dans le récit que nous examinons, veut induire. Comme on le verra mieux ci-dessous, le contexte proche et lointain suggère que le mot ne doit pas être entendu seulement comme une étendue d'eau mais aussi comme un être vivant auquel on peut s'adresser avec autorité par la parole et dont on peut dire qu'il obéit. Dans la Bible, la mer est plusieurs fois appelée *Rahab* ou *Léviatân*, elle est décrite comme un dragon ou un serpent que Yahvé subjugue. Par synecdoque (figure de rhétorique qui consiste à prendre la partie pour le tout), le monstre est comme le concentré, le représentant ou la miniature de la mer en furie. Or, de même qu'un maître fait taire son chien qui aboie, ainsi les fidèles de Yahvé disaient que leur Seigneur, ramenant au calme les flots déchaînés, les contraignait au silence. On peut lire Jb 7,12 et les références signalées en note par la BJ.
11. Par "menace", nous comprenons : toute manifestation par laquelle on cherche à intimider quelqu'un, lui marquant sa colère, avec l'intention de lui faire craindre le mal qu'on lui prépare (Robert). Étant donné les ressources linguistiques du français actuel, c'est le mot que la plupart des traducteurs emploient ici pour rendre un terme grec dont le sens est, généralement : blâmer, réprimander, censurer, avertir. Mais là encore, le recours aux lexiques du français contemporain ou du grec ancien ne permet pas d'entendre les harmoniques que le mot pouvait et peut toujours évoquer aux oreilles d'un auditeur ou lecteur familier de la Bible. En effet, à plusieurs reprises, dans celle-ci, le mot "menace" est utilisé en référence à Yahvé comme sujet et à la mer comme objet (Ps 18,16 ; 68,31 ; 104,7 ; 106,9 ; Is 50,2 ; Na 1,4). La Mer est donc la figure de l'Adversaire de Yahvé. Cet adversaire est toujours déjà là, il se dresse et se redresse contre les vivants, et s'il est parfois dit que Dieu l'écrase ou le tue, le plus souvent il se contente de le réduire au silence et de libérer momentanément ceux qui ont recours à lui dans la détresse. Car son intervention est conséquente à la supplication de ses fidèles. Comme c'est ici aussi le cas, il est indiqué de lire le récit de Marc en l'adossant aux manières de dire de la tradition biblique. Ainsi, le parallélisme entre ce que les Écritures hébraïques disent de Yahvé et ce que les Écritures chrétiennes disent de Jésus implique un rapport entre une forme fondatrice (ou expression modèle) et une forme fondée, celle-ci prenant sens sur le fond de celle-là. Les interpellés par Jésus attribuent à leur Maître et Seigneur le même pouvoir que la tradition biblique reconnaissait à Yahvé. Le texte de Mc fait donc état d'une christologie implicite : la seigneurie de Jésus, la capacité qu'il a de mettre tous ses ennemis sous ses pieds.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

12. Mc 4,39 est parallèle à Mc 1,25-26. Dans ce dernier passage, où Jésus enseigne dans la synagogue de Capharnaüm, celui qu'il menace et à qui il ordonne de se taire est un esprit impur. Un tel esprit est un suppôt de Satan (Mc 3,22), et Satan est l'agent ou l'actant dont il est dit qu'il donne aux rois leur puissance (Lc 4,6), et à qui la Bête de la Mer et la Bête de la Terre (impérialisme et culte impérial) sont, en Ap 13, les faire-valoir. Le démoniaque de Capharnaüm représente donc cette partie et ce parti du judaïsme qui s'oppose à l'enseignement de Jésus (et des siens). On voit par-là que les suivants de Jésus ont pensé que, derrière l'hostilité de beaucoup de Juifs au mouvement de conversion à l'universel que, à la suite de leur Maître, ils propageaient en Israël, il y avait un projet de domination totalitaire qui était à leurs yeux absolument contraire à ce qui faisait l'essence même de la tradition yahviste, laquelle se définissait par opposition à la confiance que les potentats accordaient à leurs chars et à leurs chevaux (Ex 15 ; 1R 10,26-29 ; Ps 20,10). Exprimée en langage théiste (théomorphique), cette interprétation de l'opposition des Juifs aux chrétiens a pris la forme de l'explication des grands et petits actants, – Satan et ses suppôts –, que la foi voit à l'œuvre dans les agissements de ceux des Juifs qui, en faisant crucifier Jésus, étaient dans l'ignorance de ce qu'ils faisaient (Lc 23,34 ; Ac 3,17). Ainsi prévenu par le récit d'exorcisme du premier chapitre de Marc, le lecteur attentif qui a médité le récit de la fin du chapitre 4 et les vingt premiers versets du chapitre 5, savait que ce n'est pas seulement sur la rive orientale du lac que Satan, par ses esprit impurs, possède des hommes qui se moquent de la doctrine chrétienne du Royaume de Dieu : sur la rive occidentale aussi il y en avait qui étaient sous l'empire de l'Adversaire de Dieu, livrés qu'ils étaient à la frénésie de la volonté de puissance et au mépris des pacifiques.
13. Ayant réfléchi sur les versets 37-39, depuis la surface du texte jusqu'à sa profondeur, on en vient aux versets 35^b-36 et 40-41. Jésus dit : "Passons ..." À proprement parler, il ne donne pas un ordre, il s'inclut dans une proposition et un projet : le projet est commun à lui et à ses compagnons, et, lui, il est ici celui qui l'énonce. Et si les compagnons obtempèrent, c'est en hommes responsables. Ils vont se rendre là où, résumant leurs débats ou endossant leur décision, il a proposé qu'on aille, mais ce n'est pas lui qui dirige la manœuvre, ce sont eux qui l'amènent. Ils emmènent, tel qu'il était, celui qui vient de parler : il était assis (4,1). C'est donc comme un maître-enseignant qu'ils l'emmènent (Mt 5,1 ; 23,2 ; Lc 4,20 ; Ac 16,13 ; 18,11). Ils ont commencé de comprendre quelque chose à sa doctrine et, quoique sans bien savoir tout ce qu'elle implique, ils sont prêts à poser les gestes qui en découlent. Ils vont donc "passer sur l'autre rive." Le verbe grec qui est traduit par "passer" se rencontre une vingtaine de fois dans les Actes des Apôtres pour indiquer un déplacement assez particulier : le moment où des missionnaires itinérants "traversent" (c'est le sens premier du mot grec) un pays ou une étendue d'eau. Le plus souvent, il s'agit des voyages missionnaires de Paul (Ac 13,6 et 14 ; 14,24 ; 15,3 et 41 ; 16,16 ; 18,23 et 27 ; 19,1 ; 20,2 et 25). Or, de même que l'on dit de l'Église méditerranéenne du temps des invasions germaniques qu'elle passa aux Barbares, ainsi Paul est passé aux Gentils (Ac 13,46 ; 18,6). Ce "passage" a été controversé (Ac 15). Cependant, il s'est trouvé que c'est seulement ainsi que le mouvement de Jésus a évité d'être autre chose qu'un météore et qu'il a pu aboutir à la constitution d'un peuple de Dieu supranational et apte à durer dans l'histoire. Aux yeux de ceux qui restèrent ouverts à l'admission des Gentils dans le peuple de Dieu, Paul avait donc eu raison. Or, une façon, pour lors croyable, de légitimer ce passage consistait à raconter exemplairement de Jésus qu'il avait, le premier, décidé de traverser le lac de part en part, depuis Capharnaüm jusqu'à quelque débarcadère d'où il pourrait gagner l'une des grandes villes de la Décapole hellénistique, Gérasa.
14. Il nous semble probable que les plus subtils au moins parmi les lecteurs anciens de Marc étaient préparés, en lisant le récit de la "tempête apaisée", à comprendre pourquoi le conteur prend soin de souligner que, lorsque les disciples s'éloignent de la foule massée sur le rivage près de Capharnaüm, il y avait là d'autres barques. Il semble sous-entendu que, au contraire de celle où était Jésus, celles-là sont demeurées sur place. On peut, certes comprendre la proposition, "et il y avait d'autres barques avec lui", comme un détail purement pittoresque, puisque ces bateaux ne jouent ensuite aucun rôle dans l'épisode. Ainsi Osty. Il est encore vrai qu'un esprit soucieux d'historicité peut y voir une indication que le récit émane d'un témoin oculaire. Toutefois, on peut aussi penser que, comme en tout poème bien fait, tous les détails sont pertinents et significatifs, et chercher, au-delà de l'anecdotique, la raison de cette mention et le sens qu'elle pouvait avoir, sinon, peut-être, dans l'épisode lui-même, du moins dans le drame intra-ecclésial où dialoguèrent différents groupes du mouvement de Jésus à son origine. Dans le récit de Lc 5,1-11, il y a aussi plusieurs bateaux et le texte souligne que Jésus est monté dans celui de Simon (v. 3) et que, après la pêche surabondante, Simon et ceux qui étaient avec lui ont éprouvé une crainte sacrée (v. 9). De même, en Jn 21, il y a la barque de Pierre et une autre. Et Jn 6,22-24 oppose une barque où les disciples se trouvent et d'autres qui viennent, non pas de Capharnaüm, mais de Tibériade.

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

On peut donc comprendre que, dans le récit marcieu, les détails selon lesquels :

- 1) les disciples quittent la foule,
- 2) emmènent Jésus dans leur barque,
- 3) tel qu'il était,
- 4) alors qu'il y en avait d'autres (qui restèrent sur place),

concourent à la signification.

On peut se représenter les choses de la manière que voici. Parmi les communautés primitives, il y eut un groupe qui, après avoir résisté comme Simon-Pierre, sinon à l'entreprise apostolique de Paul, du moins à sa stratégie, s'est enfin rangé, avec Pierre lui-même qui pleura sa faute, du côté de ceux qui étaient favorables à la mission païenne, au passage aux Gentils, à la traversée de la Mer. Il se peut que les récits parallèles d'Ac 10 et 11, où cette option s'impose à Pierre malgré la résistance des chrétiens d'origine pharisienne, sont une expression de ce repentir étonnant de Pierre et d'une des raisons pour lesquelles Simon de Bethsaïde a vu confirmer son vieux titre de Céphas et de pierre de fondation de l'Église. On peut donc penser que ce sont ces pétriniens-pauliniens que le récit de Mc 4 montre emmenant avec eux en terre païenne un Jésus qui, ainsi, est séparé de la foule (des Juifs) et aussi les autres barques (judéo-chrétiennes ?), et qui ne commence à se manifester comme Seigneur non seulement des Juifs mais aussi des Gentils qu'à ceux qui, à son injonction, ont pris l'initiative de quitter la rive droite pour la rive gauche de la "mer", laissant les Juifs (et peut-être les judéo-chrétiens) à leurs démons et se disposant à exorciser ceux de ces païens que les Juifs considéraient comme impurs. Leur Jésus à eux, ils l'emmenent tel qu'il était, assis, dans la position de celui qui enseigne et qui vient d'enseigner que, si la parole du Royaume de Dieu est mal reçue par beaucoup (de Juifs), par contre elle est bien accueillie par quelques-uns qui, eux, portent beaucoup de fruit (Mc 4, 1-20). En terminant cette réflexion, on peut noter qu'aucun blâme n'est jeté sur les propriétaires des autres barques. Il est seulement fait état du fait qu'une seule a traversé la mer avec Jésus. Le récit doit émaner d'un groupe qui n'avait pas dû prendre son parti de la négligence, du retard ou du refus, comme on aimera dire, de ceux à qui il n'avait pas été donné de comprendre l'ouverture du Royaume du Dieu unique à ses autres enfants, à ceux qui n'étaient pas de la première bergerie. On savait bien qu'il y avait "ceux du dehors" à qui le mystère du Royaume de Dieu n'est pas donné (Mc 4, 10-12), ou pas encore, mais on tint à ne mettre en relief que la démarche de ceux dont on pensait que la grâce leur avait été accordée de prendre la meilleure décision.

15. Craindre, c'est envisager quelqu'un ou quelque chose comme dangereux ou nuisible et en avoir peur. Autrement dit : la peur est le retentissement dans l'organisme de la connaissance que l'on a d'un danger grave. Notre langue distingue plusieurs sortes de crainte : effroi, frayeur, terreur, panique, anxiété, angoisse, tous termes que nos dictionnaires définissent le plus souvent en fonction de ce qu'éprouve un sujet. Mais, dans l'usage, c'est, le plus souvent, l'objet qui importe. Or, dans notre récit, un contraste est établi entre deux sentiments et deux objets : la peur de la nature et la crainte de Dieu. Jésus reproche à ses compagnons d'être peureux : d'avoir une vaine crainte de la "mer" ; et de ne pas avoir encore de foi : de confiance en celui qui a la maîtrise de la "mer". D'un autre côté, à la vue de ce que Jésus vient de faire sous leurs yeux, les disciples éprouvent une grande crainte : cette fois, c'est quelque chose ou quelqu'un dont le comportement de Jésus fait pressentir l'existence qu'ils ont peur. En fait, cela, "celui-là", c'est Quelqu'Un, Celui que les Écritures recommandent par-dessus tout de craindre, Dieu. Il y a donc une mauvaise et une bonne crainte, et il faut s'appliquer aussi bien à éliminer la première qu'à s'entretenir dans la seconde. En Mt 10,28 et Lc 12,4-5, la crainte censurée a pour objet la mort corporelle et ceux qui peuvent l'infliger, et la crainte recommandée a pour objet Dieu et la capacité qu'il a de précipiter dans la "géhénne" à la fois le corps et l'âme. Il y a donc, comme on le voit dans l'Apocalypse (Ap 2,11 ; 20,6 et 14 ; 21,8), deux sortes de morts, dont l'une suit l'autre. Cette suite concerne d'abord les Juifs. À cause de leurs péchés, de leur manque de foi (Jn 16,9 ; Ep 2,1-5 ; Rm 5,12 ; 6,23), ils étaient morts une première fois et, s'ils n'accueillent pas la grâce de revivre et de ressusciter en croyant en Jésus, ils "mourront" de nouveau : ils ne feront pas partie du peuple de Dieu travaillant sur terre au Royaume. Il faut ici faire un effort pour réellement voir. Comme, d'un côté, le lieu du salut était représenté comme étant Sion et le lieu de la mort la vallée de Gê-Hinnom ("géhénne"), celle-ci étant le lieu où brûlait un feu perpétuel, inextinguible, alimenté par des débris et parfois des victimes humaines ; et comme, d'un autre côté, le salut en Sion est un don de Dieu à quiconque croit ; comprenons que Dieu peut exclure, non pas peut-être de la participation à sa vie, mais de la Ville de Justice et de Salut quiconque même Juif, ne croit pas au message chrétien de la justice et du salut par le Christ mort et ressuscité. Telle est la bonne crainte, et celle-là, les compagnons de Jésus l'ont inchoativement, puisqu'elle les amène à s'interroger sur "celui-là". Ils pourront ainsi accueillir, un peu plus loin, une autre, une double menace de Jésus (Mc 8,30 et 33).

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

16. Comme le personnage "Dieu" n'affleure nulle part à la surface du texte et que, cependant, plusieurs observations nous ont amenés à entrevoir la figure en profondeur, on a réservé pour ce moment la considération d'un thème qui se trouve dans la scène centrale des versets 37-39 ; le sommeil et l'éveil de Jésus. Le personnage de Yahvé ou de Dieu se profile en effet dans le non-dit, cependant dicible, du récit. D'un dieu qui ne répond pas à la prière des fidèles, on aimait dire qu'il dort et qu'il fallait crier pour l'éveiller (1R 18,27). Les psalmistes ne craignent pas de crier vers Yahvé, le suppliant de s'éveiller. Or il est remarquable que le Second-Isaïe a exploité ces métaphores dans le contexte justement de la lutte de Yahvé contre le Dragon, contre la Mer, et pour le salut de son peuple (Is 51,9-11). On peut donc comprendre le sommeil de Jésus comme un effet de narrativisation (ou : historicisation, dramatisation, mise en scène, représentation) à partir de la confession de foi selon laquelle il peut être dit de Jésus comme de Yahvé qu'il est Seigneur. S'il eut lieu, - ce qui, aux yeux de ceux qui sont familiers avec le schème du mythe ou temps primordial et de l'histoire, n'est pas absolument requis -, le double fait du sommeil de Jésus, un certain jour et dans un bateau, et de son éveil par l'équipage, peut être compris comme ayant servi de moyen d'expression à une conviction qui s'est nourrie de beaucoup d'autres observations et réflexions. Il est donc aussi indiqué de dire que c'est à partir de la foi qu'on est venu au récit, que de défendre la thèse selon laquelle le récit est le reportage fidèle d'un événement historique. Histoire il y a, certes, mais ce fut une longue histoire : Jésus fut le déclencheur d'un mouvement puissant de réinterprétation des traditions qui a mis quelque temps à s'amener au langage et à l'écriture et, quand il y parvint, il existait une telle symbiose de Jésus et des siens que ceux-ci savaient que ce qui s'opérait en eux était en eux l'effet de ce que Jésus avait inauguré et en conséquence, pouvait – et devait – lui être restitué comme à son principal agent, et sans oublier "celui-là" dont Jésus était la manifestation.
17. Comme on l'avait annoncé, la méditation de notre troisième point (Mc 4,35^a et 5,1) a été menée en grande partie parallèlement aux deux autres. Nous avons été conduits à élargir les perspectives en direction d'une essence, non pas abstraite mais des plus concrètes et, pour ainsi dire, transcendante ou existentielle. Au moment où s'achève la contemplation et où l'exercitant trouve le repos dans la saisie, dans le rapt du sens, le petit récit de Mc 4,35 – 5,1 se trouve être "réduit" à ne plus être qu'une relation pure, un rapport, dynamique, il est vrai, entre deux termes ou entre un avant et un après, qui eux-mêmes, tendent à s'abolir en un temps hors du temps, un présent absolu, une loi de transfert. Les événements racontés, les mots utilisés, les images évoquées, portés à l'incandescence, fusionnent dans un creuset et s'accomplissent dans le feu. Dans l'affectivité : non pas seulement dans la compréhension de ce que "l'auteur a voulu dire", mais dans la consolation qui advient à celui à qui il est donné de coïncider avec le moment – nocturne et orageux – qui fut à l'origine du texte. Le récit médiatise le passage périlleux du monde juif qu'on estime être forclus sur son en-soi, au monde que les Juifs qualifiaient d'étranger, d'incircis, d'impur, de gentil, de grec, de païen. Cependant, il faut noter comme le récit est charitable : il oppose moins qu'il ne compose. Il retient les valeurs de la tradition biblique dont jusque-là le judaïsme était le porteur privilégié et unique, et il s'applique à mettre en œuvre la visée universelle qui, selon les nouveaux porteurs de la tradition, – désormais biblico-évangélico-ecclésiale –, était déjà en germe dans la grille matricielle qui a servi au poète chrétien à porter au langage la nouveauté inouïe de ce qui apparaissait à tous ceux qui partageaient sa joie comme une plénitude et un accomplissement.
18. Quand le contemplatif a rejoint le silence plein – du néant de soi et du tout de l'autre – qui est la condition de possibilité de toute création dans le verbe et qui fut le point de départ de la composition de notre récit, il se tait en effet. Mais pour peu de temps : une demi-heure (Ap 8,1). Car, au contraire de ceux qui soutiennent que l'interprétation s'accomplit sans reste dans l'interpellation, l'existentialité, l'intentionnalité, la décision du sujet-lecteur, et que c'est une fois compris et démythologisé que le texte parvient à sa vérité, on a le droit de penser que les lecteurs les plus authentiquement croyants et fidèles n'en ont jamais fini de revenir au texte et, par lui, à l'action. Et aussi de se laisser diversement interpeller par son mystère et sa polysémie, consentant à ce que d'autres, parvenus autrement qu'eux au même silence créateur, partageant la même foi, le même amour et la même espérance, se livrent, cependant, de manière différente à la toute-puissance qui a déposé en chacun la même crainte révérentielle : celle de la possibilité, ayant été choisis, de contribuer une re-crucifixion du Fils de Dieu (He 6,4-6).

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

Revue de méditation

D'un texte accueilli dans la foi comme lieu d'un possible dévoilement d'une volonté ou d'un dessein de vie, on a balisé pour moi un itinéraire au terme duquel il m'était intimé de me taire et d'écouter. Que m'est-il arrivé ? Si le texte de Marc me parle et me plaît plus que jamais auparavant, si j'ai été consolé et confirmé, si je me sens accordé à cette façon de lire, de réfléchir et de prier, les questions qui suivent ne s'adressent pas à moi.

Étais-je préparé à seulement traverser le premier moment – exégétique –, ou bien, si la déconstruction du texte était pour moi trop neuve et trop laborieuse, me suis-je perdu dans les méandres des références et des explications sans même parvenir au moment herméneutique ? Est-ce la curiosité qui a guidé mon effort d'appropriation ? Et alors, dans ma situation présente, le prurit de connaître et de comprendre était-il répréhensible et vais-je me le reprocher ? Peut-être la prière serait-elle venue trop tôt : commandée, volontariste, surmoïque ? Je ne suis pas en analyse, je n'ai pas de vis-à-vis avec lequel partager mes vues, mes questions, mes doutes, l'auteur du texte sur le texte – un parmi beaucoup d'autres – n'est pas là pour répondre à mes interrogations sur l'immense non-dit dont, malgré la prolixité de quelques paragraphes, il n'a déplié que de rares fragments. La mystagogie sans mystagogue est-elle possible ? Faut-il être initié pour s'initier encore ? Aurais-je été impatient, imbu que j'étais qu'il doit bien exister un chemin court vers le sens ? Ou vais-je tenter une "répétition" : relire et encore relire le texte et le texte sur le texte, donner plus de temps, après l'étude, à la réflexion, puis à la patience et à la demande ? Suis-je prêt à faire sur un autre texte du Nouveau Testament un nouvel exercice spirituel ? Ou bien, étant donné la nouveauté pour moi de cette manière d'aborder les récits de miracle, ai-je besoin, pour m'y engager, que soient clarifiées quelques notions concernant le merveilleux ? Si telle est ma disposition présente, je fais confiance et je recueille quelques suppléments d'information et de réflexion.

Une question préalable est la suivante : l'exégèse est-elle nécessaire ?

Un texte canonique n'est jamais qu'un mince segment prélevé dans un immense corpus. Or, pour beaucoup de ceux qui ont des oreilles pour entendre et qui entendent effectivement le tout en chaque partie qui s'offre à leur attention, il suffit, bien souvent, de tenir un bout de fil pour que tout l'écheveau leur apparaisse déroulable sur le dévidoir. Piètres exégètes, ils sont parfois de pénétrants herméneutes. Tels ces petits qui comprennent ce qui est caché aux sages et aux intelligents. D'un autre côté, beaucoup de ceux qui sont plus scolarisés trouvent avantage, ayant déjà par formation quitté les parages de la naïveté et de la croyance, à s'aventurer aussi loin que possible dans la recherche des conditions de possibilité d'un texte où une foi se thématise et s'offre à d'autres pèlerins de l'absolu. Et, en fin, de parcours, ces gens se laissent volontiers dire qu'en deçà de tout contexte il existe un "prétexte" et que c'est du fond de la non pertinence des discours désuets que jaillit d'ordinaire la pulsion créatrice, l'inspiration à dire et à écrire du nouveau, un poème – cette expression du langage en son état naissant, quand, soit, tel un volcan, il émerge de l'océan tumultueux des mots, soit, tel un bateau ivre d'espace, il se trouve immobilisé dans la bonace et le calme plat des hautes mers avant la tempête. Ceux-là ne sont pas plus saints – ils le sont souvent moins – que les "simples", mais, pour eux, l'exégèse joue un peu le rôle du bon pasteur qui part à la recherche de la brebis égarée.

Une deuxième question "préalable" :

le Jésus historique a-t-il réellement opéré les miracles que les évangélistes lui attribuent ? Il faut examiner les termes. Miracle est un mot d'origine latine qui désigne une action qui provoque l'étonnement, l'admiration, l'émerveillement et, alors, l'interrogation sur la force qui agit dans l'agent : nature, raison, dieu ? Cependant, ce mot ne se trouve pas dans le Nouveau Testament. Là, on trouve plutôt : acte de puissance (grec *dunamis*), signe (grec *sêmeion*), œuvre (grec *ergon*), qui peuvent se rattacher respectivement à l'Esprit, au Fils, au Père. Ce sont donc des interprétations, et celles-ci relèvent d'une théologie, d'une façon de formuler la vue de foi au sein de laquelle l'événement est ressaisi. Mais il n'y a pas toujours événement et tout récit n'est pas factuel. Un conteur, ayant aperçu la répétabilité d'un comportement souhaité ou censuré peut composer un récit qui suscite l'émerveillement et qui peut induire l'imitation ou la réprobation. En ce cas, le récit est dit exemplaire, normatif, fondateur, paradigmatique, plutôt qu'historique, factuel, événementiel, "réel". Il rapporte moins ce qui s'est "réellement" passé qu'il n'anticipe ce que les porteurs d'une tradition normative souhaitent voir se passer ou ne pas se passer.

Le récit de miracle est un genre littéraire et, aux yeux de ceux qui pratiquent la méthode historico-critique, la réponse à la question de savoir si Jésus fut un thaumaturge, ou bien reste en suspens, ou bien, selon les tempéraments, reçoit une réponse affirmative ou négative. De toutes manières, l'important est peut-être que ceux qui espèrent être confirmés dans leur foi accueillent les textes et les commentaires divergents comme des moyens et non des fins, comme chaque fois, des possibilités d'exercice spirituel. Et si Jésus, au lieu d'avoir fait beaucoup de puissances, de

MYSTAGOGIE

Exercices spirituels sur le Nouveau Testament

1986-06-17

signes et d'œuvres, avait été lui-même Puissance, Signe et Œuvre, et que c'est par des récits merveilleux que les poètes du Nouveau Testament ont cru bon de communiquer leur conviction, le détour de l'exégèse ne pourrait-il pas être un gain pour l'herméneutique et pour la spiritualité ?

Répétition

Parvenu à ce point de ma réflexion et afin d'aller plus avant, je peux, comme on l'a suggéré, faire une répétition du même exercice. Et je peux adopter un point de vue exactement inverse : non plus critique mais délibérément naïf. Car il m'est impossible d'ignorer le double fait, en premier lieu, que beaucoup de ceux qui croient en Dieu, en Jésus et dans l'Église ne font pas tant d'histoires et trouvent un grand profit spirituel à lire le récit de Mc 4 pour ce qu'il est : celui d'une tempête réelle que Jésus a réellement apaisée ; et, en second lieu, que plusieurs exégètes et théologiens avertis les confirment dans leur foi et leur lecture. Pour les comprendre et mieux me comprendre moi-même, je décide donc de me faire autocritique. Je reconnais que l'exégèse savante n'est pas absolument nécessaire. Et ce ne doit pas être pour rien que les évangélistes ont, par la forme qu'ils ont donnée à leurs récits, décontextualisé leur contenu, et, si c'est bien de la poésie qu'ils ont fait avec une histoire réelle, c'est certainement en connaissance de cause, sachant que la poésie est plus proche de la vérité durable que ne l'est l'histoire. Or, ce qu'ils voulaient c'était contribuer par l'écriture à la durabilité de quelques événements fondateurs. Il doit donc y avoir dans le récit tel qu'il est une aptitude à communiquer directement le message même que l'auteur adressait jadis à ses auditeurs puis à ses lecteurs. Ce message, ce peut être que la tempête fait partie des possibilités constantes de la vie avec le Christ Jésus, et aussi bien son apaisement par la puissance qu'il a comme Seigneur de la Mer. Et ce peut être encore que nous devons aussi bien surmonter nos vaines frayeurs qu'entendre le reproche qui nous est fait de manquer de foi. Si donc, en me laissant guider par un commentaire recontextualisant, j'ai failli, avec ma science, à entendre la parole que le récit veut m'adresser, ne dois-je pas envisager la possibilité que je sois moins avancé spirituellement que ceux que certains appellent naïfs et précritiques ? Et peut-être est-ce le sentiment aigu qu'ils ont de l'éventualité d'un dérapage général de la foi par suite des excès de la critique qui fait que tout un courant exégétique actuel, réagissant contre la démythologisation, souligne ce qu'il y a d'historique dans la vie que Jésus a menée et qui n'est pas aussi impénétrable qu'on l'a prétendu à la recherche positive. Et puis, la naïveté seconde et postcritique n'est-elle pas encore et toujours une naïveté, une simplicité, une fraîcheur, une ingénuité, un accueil confiant de l'autre ? Peut-être. Mais voilà qu'au terme de cette répétition, je me trouve perplexe. J'avais trouvé un certain bonheur à réfléchir sur un texte souvent entendu et commenté mais, cette fois, au moyen de connaissances historiques qui venaient au-devant de mon besoin de voir et de me représenter comment les choses s'étaient réellement passées. Maintenant, je me demande où l'auteur veut me conduire ? Refuse-t-il de se brancher et nous avec lui ? Si je me réfère à l'introduction, – qui m'a d'abord paru bien abstraite, et qui est peut-être très proche de l'expérience que je traverse –, je devine que l'auteur craint que l'accès à une mystique transconfessionnelle risque d'être une chute dans l'insignifiance, amputée qu'elle serait des mystères au moyen desquels la présente mystagogie propose de l'induire. Après les avoir aidés à plonger jusqu'au fond de la mer, il semble souhaiter que ses lecteurs, donnant un vigoureux coup de pied, remontent à la surface et, avant de tenter une autre descente, prennent plaisir à la parole commune, au discours contingent de la communauté historique à laquelle ils appartiennent, dans la barque qu'ils savent singulière de leur Seigneur et de Pierre, voguant avec eux, sans crainte de périr, avec foi, et foulant les flots.